

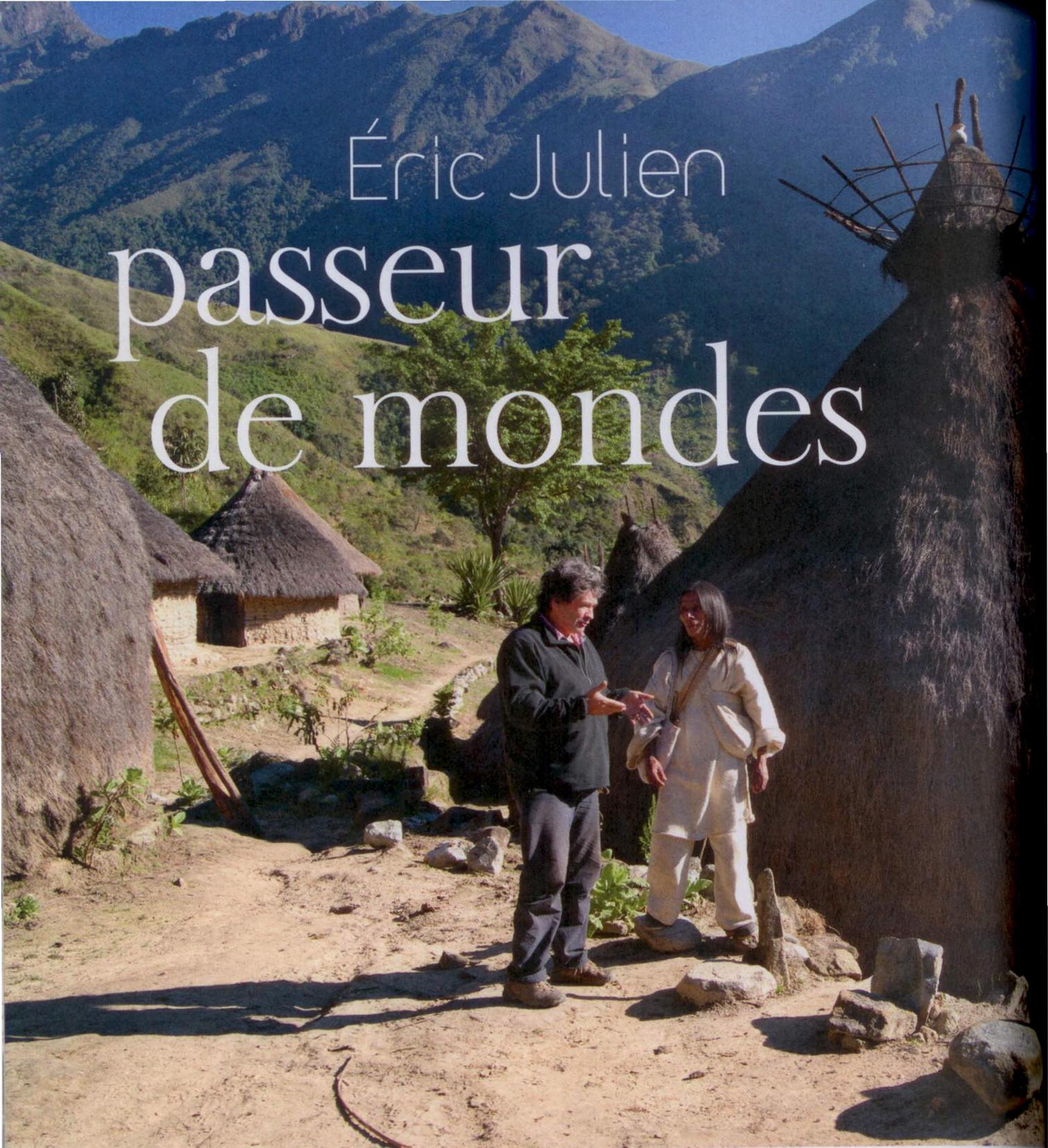
Canopée

POUR UNE ÉCOLOGIE DE LA TERRE, DU CORPS ET DE L'ESPRIT

Habiter
poétiquement
le monde



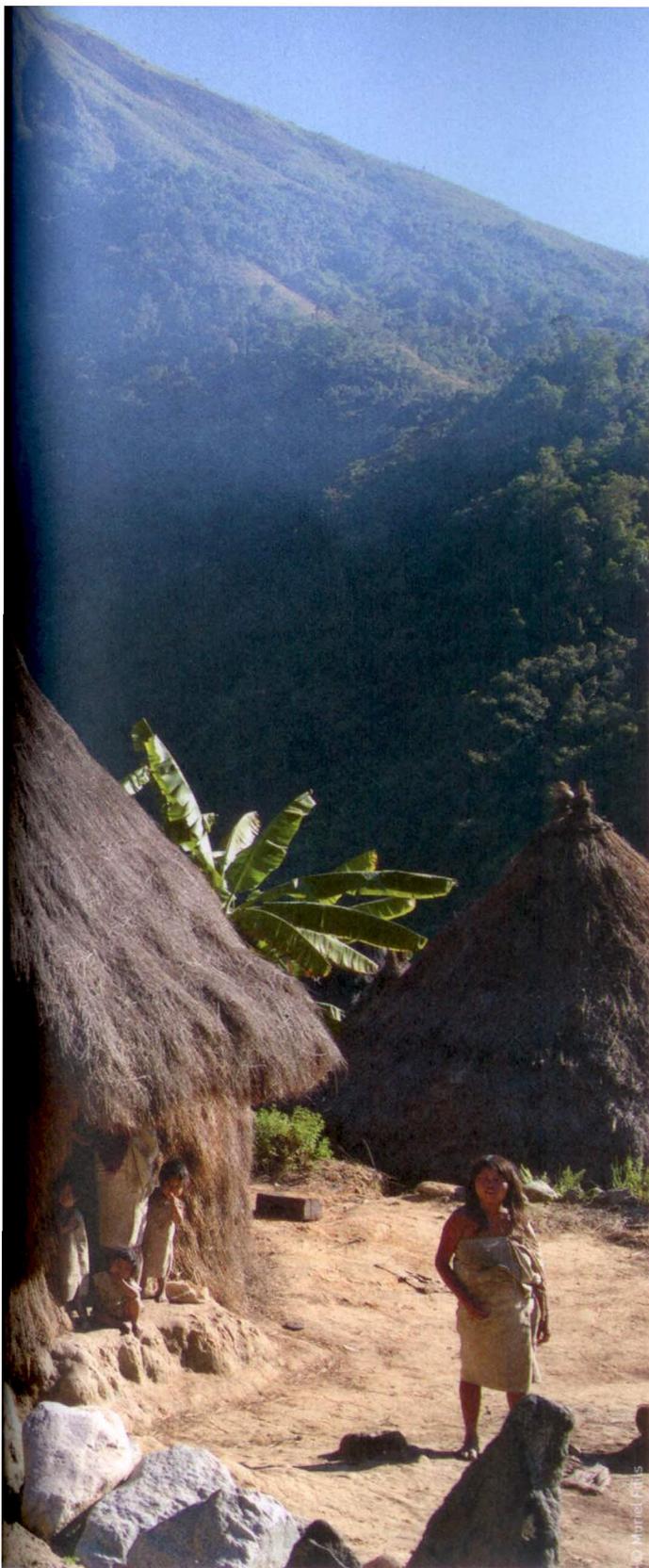
Juliette Binoche
Christian Bobin
Grand Corps Malade
Francis Hallé
Albert Jacquard
Pentti Sammallahti
Sylvain Tesson
Agnès Varda

A photograph of a man and a woman standing in a village with thatched huts and mountains in the background. The man is wearing a dark jacket and the woman is wearing a light-colored traditional outfit. They are engaged in a conversation. The background shows lush green hills and mountains under a clear blue sky.

Éric Julien passeur de mondes

Consultant en management pour les entreprises, le géographe Éric Julien est aussi le fondateur de l'association Tchendukua qui aide les Indiens Kogis de Colombie à racheter les terres dont ils ont été dépossédés. Pour cet « explorateur des interstices », l'urgence est de retisser le lien entre le monde occidental et celui des peuples premiers, car leur survie et la nôtre sont intrinsèquement liées.

INTERVIEW MICHÈLE DECOUST



Éric Julien et Fiscalito dans le village de Chendukua en Colombie.

Quel est votre lien avec les Indiens Kogis ?

En 1985, lors d'une expédition en Colombie, dans les montagnes de la Sierra Nevada de Santa Marta, j'ai été victime d'un œdème pulmonaire. Les Kogis m'ont recueilli et m'ont sauvé la vie. Je leur ai promis de revenir pour les aider à récupérer leurs terres dont ils avaient été spoliés. Promesse que j'ai mis plus d'une décennie à honorer ! Après de multiples séjours là-bas, et *via* l'association Tchendukua que j'ai créée pour récolter des fonds, nous avons racheté en quinze ans plus de 2 000 hectares de terres que nous avons restitués aux

Kogis. Nous les aidons à s'y établir – aide juridique, fourniture d'outils et de semences –, et assurons le suivi.

Que représentent ces terres pour les Kogis ?

Ce sont des terres qui appartenaient à leurs ancêtres, les Taïronas, qui vivaient dans une vallée fertile et formaient une société très évoluée. Avec l'arrivée des Conquistadors en 1525, comme tous les Indiens d'Amérique du Sud, les Kogis n'ont cessé de perdre leurs terres. Cette conquête se poursuit aujourd'hui : le tourisme, l'extraction de charbon, de bois, de minerais, les pilliers de tombes. Pour les Indiens et tous les peuples premiers de la Planète, la terre, c'est la Terre-Mère. Pour eux, c'est une aberration que l'on puisse la traiter avec un tel manque de respect. Les Kogis disent : « *Quand tu étais dans le ventre de ta mère, tu étais dans l'eau, comment peux-tu la souiller alors qu'elle t'a donné la vie ?* ». La terre n'est pas seulement un espace physique, mais une métaphore du corps humain : la pierre, c'est la colonne vertébrale ; le vent, c'est le souffle ; les cheveux, c'est la forêt ; le foie, c'est le charbon, qui, comme l'organe, a un rôle de filtre, c'est pourquoi les Kogis ne comprennent pas qu'on puisse l'extraire.

Toutes les sociétés premières dépendent, pour vivre, de la terre. Que ce soit dans le désert, dans la glace ou en Amazonie, si elles n'établissent pas des alliances avec elle, elles sont tout simplement mortes. Nous, Occidentaux, parce qu'on a coupé notre lien à la terre qu'on ne cultive plus nous-mêmes, on la détruit.

Quel est le dialogue possible entre les Occidentaux et les peuples premiers ?

Les valeurs des peuples premiers sont universelles. Tout se joue sur la justesse des relations humaines, la confiance, la fraternité et la solidarité. Un ami guatémaltais, qui avait fait vingt ans de guérilla et perdu ses 197 camarades au combat, me disait : « *Au Guatemala, comme dans toute l'Amérique du Sud, le problème, c'est la terre, car l'héritage de la colonisation fait que quelques familles possèdent 90 % du pays. Mais quand tu vois tes enfants mourir de faim, tu prends les armes ! Et puis, tu te rends compte que ce n'est pas la solution. Car ce qui nous tient, c'est la force de notre amitié, de notre fraternité et de nos liens.* » C'est ce lien fraternel que vivent les Kogis, les Aborigènes et tous les peuples premiers. Et si nous, Occidentaux, nous arrivons à incarner ce lien, nous nous élevons, non pas au sens hiérarchique, mais parce que, comme le disent les Kogis, alors « *nous habitons notre chemin de vie en nous tenant droit, à notre juste place* ».

Depuis dix ans, le chamanisme est très en vogue chez les Occidentaux, qu'en pensez-vous ?

Je n'ai rien contre, mais je suis prudent car le chamanisme est lié à une culture, à un espace géographique et à un état intérieur qui nous demeurent étrangers. Faire du chamanisme, c'est prendre un pouvoir qui peut se révéler dangereux, parce qu'on n'en a pas intégré tous les aspects. Comment peut-on réduire à une expérience fugace ou à un spectacle ce qui est le



Pour les Kogis, comme pour tous les peuples premiers, la terre, c'est la Terre-Mère.

fruit d'une très longue initiation ? Les Mamus (chamanes kogis) sont formés pendant deux cycles de neuf ans, coupés du monde et de toute influence culturelle. Ils vivent dans des grottes retirées, dans le noir absolu, car pour eux « du noir naît la lumière ». Ils savent voyager dans « l'autre monde », le monde des potentiels, sur lequel ils peuvent intervenir.

Ces mondes résonnent pour nous comme des champs quantiques. On peut se demander comment les Kogis, les Hopis, les Navajos, les Shipibos, les Ashaninkas ou certaines communautés aborigènes du désert australien, sans aucun instrument de mesure ni d'analyse, peuvent tenir des propos qui renvoient à des concepts mathématiques, neurobiologiques et au fonctionnement très subtil de notre cerveau. Cela nous échappe, car cela ne relève plus du tout de l'ethnologie. Si nos scientifiques osaient explorer ces savoirs, la recherche ferait peut-être des bonds surprenants.

Qu'ont-ils donc appris de l'Occident, ces peuples qui semblent si évolués ?

Quand les Kogis viennent à Paris, ils disent : « Vous faites de belles choses. » Mais ce qui leur échappe, c'est le sens. Ils voient parfois que « le roi est nu ». Ils ne sont pas envieux de nos richesses matérielles. Un de mes amis a offert à un Mamu un morceau de bois

millénaire, récupéré dans les glaces en Alaska. Le Mamu l'a gardé toute la nuit, et le lendemain il a dit : « C'est beau, mais maintenant il faut que tu le remettes là où tu l'as pris. Le problème de l'homme blanc, c'est qu'il ne laisse jamais les choses à leur place. » Ils ne désirent pas non plus ramener nos valeurs chez eux, pas plus qu'ils ne veulent qu'on les imite. « Ne copiez pas les Kogis, ni les Touaregs ou les Inuits, mais retrouvez les principes dont ils sont porteurs et que vous avez perdus, nous disent-ils. Nous sommes des frères humains, tous embarqués sur le même bateau, qui devons nous entendre pour trouver un cap commun. » Il ne s'agit pas non plus de les idéaliser : ils connaissent les mêmes émotions que tous les êtres humains. Il s'agit de redécouvrir le lien au vivant, de retrouver l'équilibre du monde, fondements de la culture des peuples premiers.

En tant que consultant, comment parlez-vous des valeurs kogis dans les entreprises ?

Être consultant aujourd'hui m'amène à être un passeur qui intègre les deux mondes. J'essaie de rendre accessible aux entreprises ce principe du vivant dont les peuples premiers sont porteurs : la coopération plutôt que la compétition, dont découle le respect, la solidarité, le partage, la patience, ce qui n'empêche pas

l'efficacité, loin de là ! Prenons la question de « la mise en œuvre de projets ». Je propose, comme le font les Kogis quand ils construisent un pont par exemple, de consacrer un temps long à ce que les entreprises appellent « la phase d'analyse et de recherche de solutions », qui est bien souvent délaissée au profit de l'action immédiate. Lorsque la « vision » du projet est partagée dans ses moindres détails, que chaque acteur de l'entreprise est à la fois très autonome et en relation avec le collectif, la construction peut commencer. Le résultat qui découle de ce processus est un produit solide et durable, comme les ponts des Kogis. Ensuite, il faut apprendre à gérer les conflits. Les Kogis y accordent une grande attention. Leur façon de les gérer passe par la verbalisation qui va permettre de faire à nouveau circuler l'énergie et de retrouver l'équilibre. Car les non-dits entraînent la cristallisation de la colère, de la peur, de la souffrance, jusqu'à la rupture. Voici en quelques mots les passerelles que j'essaie de construire entre le monde des Kogis et celui des entreprises.

Au-delà des entreprises, comment transmettez-vous les valeurs des Kogis ?

Puisque 85 % des gens vivent aujourd'hui en ville, je me suis dit qu'il fallait un lieu pour recréer le lien avec la nature. J'ai ainsi créé l'École de la Nature et des Savoirs, dans un site isolé de la Drôme, à 1 200 mètres d'altitude, où l'on ne peut accéder qu'à pied. On y trouve une très grande biodiversité et une vieille bâtisse appelée « la Comtesse ». À l'entrée, un « compost à temps » permet à chacun de déposer montres et portables pendant le temps des séminaires (« Immersion nature », « L'art de tisser sa vie », etc.). On y travaille en ateliers, mais aussi en pleine nature. L'intérêt de la nature, c'est qu'on ne peut pas tricher, elle nous pousse dans nos limites : on marche dans la forêt les yeux bandés pour faire fonctionner tous les autres sens. On est un peu perdu, on se donne la main, on retrouve le sens de l'entraide, et c'est étonnant la joie que cela procure ! Comme chez les peuples premiers, le groupe a la capacité de se réguler lui-même. Notre dernier projet s'appelle Klub Terre. Il est né de la nécessité d'agir ensemble, en citoyens responsables. Son principe est d'imiter les anciennes mutuelles en apportant une contribution de 10 à 20 euros ou plus par mois. Une fois rassemblée une certaine somme, les membres décident des projets qu'ils veulent financer. Laboratoire de la société civile, la démarche de Klub Terre génère une véritable puissance politique, au sens de la gestion de la cité. Aujourd'hui, nous sommes 120 personnes qui vivons, animons et propageons cette démarche. Il ne s'agit plus de dire « Rejoignez-nous », mais « Rejoignons-nous ».

En quoi habitez-vous poétiquement le monde ?

C'est à chaque fois pour moi une lutte et une grâce. Tout est fait dans nos sociétés pour éradiquer la poésie.

On bétonne, mais il y a toujours dans une fente, une petite fleur qui réussit à pousser. C'est cela pour moi la poésie, cette lutte qui fait le surgissement de la vie.

Les Kogis vous ont-ils appris à ressentir cet état poétique ?

Ce sont de redoutables enseignants ! Un ami kogi perd sa femme et ses enfants dans des conditions tragiques. Je lui demande : « Tu n'es pas en colère ? Moi je le suis ! ». Il m'emmène dans la forêt tropicale, et après deux heures de marche dans la boue, il me conduit dans une clairière où trône un arbre magnifique couvert de fleurs blanches. Je respire ce parfum capiteux, sensuel, face à un somptueux coucher de soleil. On redescend en silence au village, il me dit : « Pourquoi étais-tu en colère ? » Sans doute venait-il de me donner, sans le savoir, une leçon de poésie. Pour moi, être poétique c'est être résistant, non pas résistant contre, mais résistant AVEC.

Dans son poème *Correspondances*, Baudelaire écrit : « La Nature est un temple où de vivants piliers laissent parfois sortir de confuses paroles. L'homme y passe à travers des forêts de symboles qui l'observent avec des regards familiers. » Si l'on admet que le poète s'inscrit dans cet intermédiaire entre l'homme et la nature, qu'il met des mots sur l'indicible mystère, alors les Kogis, comme tous les peuples premiers, sont un peuple de poètes puisque, pour eux, tout est signe, et tous participent à la lecture de ces signes, condition pour garder l'harmonie du monde.

Toutefois, je ne pense pas que les Kogis se disent qu'ils vivent poétiquement le monde. Je ne sais même pas si le mot « poésie » existe dans leur langue. Pour eux, la musique ou la danse n'a d'autre fin que d'entrer en communication avec les éléments. ●

POUR ALLER + LOIN

Éric Julien prépare la sixième venue des Kogis en France, en octobre 2012.

Association Tchendukua - Ici et Ailleurs : www.tchendukua.com

École de la Nature et des Savoirs : www.ecolenaturesavoirs.com

Klub Terre, Agir ensemble : www.klub-terre.com

Pour mieux connaître l'itinéraire d'Éric Julien et le monde des Kogis :

Le Chemin des neuf mondes, et *Kogis, le message des derniers hommes*, éd. Albin Michel/ Essais Clés.

Les Indiens Kogis, la mémoire des possibles, sous la direction d'Éric Julien et Muriel Fifiels, éd. Actes Sud.

Le Chemin des neuf mondes, Fideline Films, GM Production, France 3.

Kogis, le message des derniers hommes, Gédéon programmes, France 5.

Ces deux DVD sont disponibles à l'Association Tchendukua.